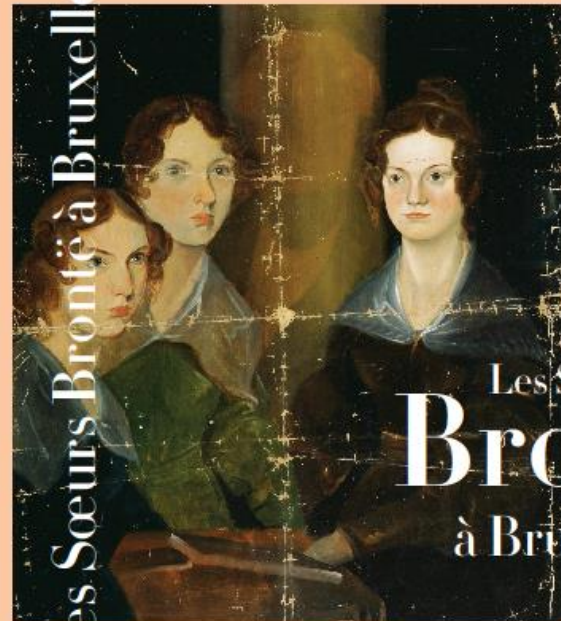


Helen MacEwan

« Mes amies m'ont conseillé [...] de postposer l'ouverture de l'école de six mois, et [...] de passer cette période dans une école sur le continent [...] Je n'irai pas en France ou à Paris, j'irai à Bruxelles, en Belgique [...] la vie là-bas est pratiquement aussi civilisée qu'en Angleterre, et les possibilités d'éducation sont égales, voire supérieures à n'importe quel endroit en Europe. » (Charlotte Brontë, *Lettre à Elisabeth Branwell*, 29 septembre 1842.)

En 1842, Charlotte et Emily Brontë, dont les romans respectifs *Jane Eyre* et *Les Hauts de Hurlevent* compteront parmi les plus importants de la littérature, quittent les landes du Yorkshire pour Bruxelles. Âgées d'une petite vingtaine d'années, toutes deux souhaitent perfectionner leurs connaissances en langues, principalement le français, en vue d'ouvrir une école pour jeunes filles. Le Pensionnat de demoiselles Héger-Parent les accueille ; Emily y demeure un an et Charlotte deux.

Bien que brève, cette expérience bruxelloise va marquer leur vie et leur œuvre. Celle de Charlotte surtout, dont le secret attachement pour son professeur et cette vie loin des siens lui inspireront deux romans : *Le Professeur* et *Villette*. Riche de nombreux extraits (romans, lettres, « devoirs »), certains écrits en français par les Brontë, et d'une iconographie choisie, cet ouvrage retrace le séjour à Bruxelles de deux immenses talents, alors prêts à éclore. S'y révèle aussi, en filigrane, le portrait d'une ville européenne, capitale de la Belgique ; un tout jeune pays, créé à peine dix ans plus tôt.



Sommaire

Préface
xx

Note de l'auteur
xx

Chronologie
« bruxelloise »
xx

Parutions des Brontë
xx

Les « romans
de Bruxelles »
en résumés : *Villette*
et *Le Professeur*
xx

Repères biblio-
graphiques
xx

L'auteur
xx

Remerciements
xx

Colophon
xx

1 — Deux nouvelles
venues au
« Pensionnat de
demoiselles »
xx

2 — Pourquoi Bruxelles ?
xx

3 — Le site
du pensionnat
aujourd'hui
xx

4 — Charlotte et Emily
au pensionnat
xx

5 — Monsieur Héger
xx

6 — Quatre devoirs
par Charlotte
et Emily
xx

7 — Le pensionnat
de Lucy Snowe
xx

8 — Premier extrait
de *Villette*
xx

9 — Le quartier Isabelle
xx

10 — Ce que l'on peut
encore en voir
xx

11 — Autour de
la place Royale
xx

12 — Second extrait
de *Villette*
xx

13 — Les amis
à Bruxelles
xx

14 — La ville au temps
des Brontë
xx

15 — Troisième extrait
de *Villette* xx

16 — La seconde année
au pensionnat
xx

17 — La confession
à Sainte-Gudule
xx

18 — Le départ
de Bruxelles
xx

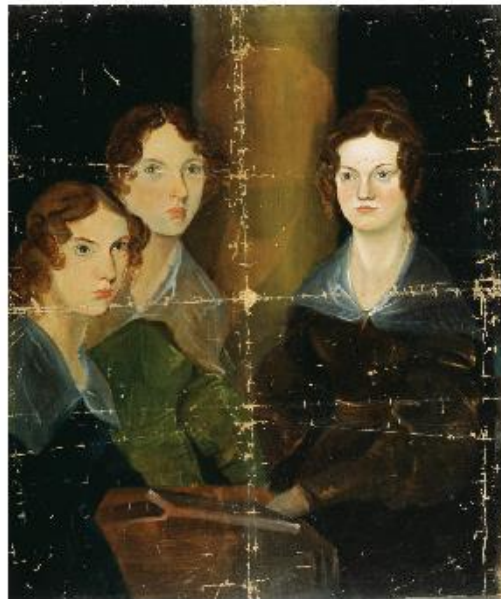
19 — Retour au
presbytère
xx

20 — Lettres de Charlotte
à Constantin Héger
xx

21 — Reconnaissance
et célébrité
xx

22 — Le pensionnat,
lieu de pèlerinage
xx

Pourquoi Bruxelles ?



Portrait des sœurs Brontë par Branwell Brontë, vers 1834, lorsqu'il était âgé d'environ dix-sept ans. De gauche à droite : Anne, quatorze ans, Emily, seize et Charlotte, dix-huit. National Portrait Gallery, Londres.

En février 1842, Charlotte Brontë a vingt-cinq ans, Emily Brontë vingt-trois. Seuls quatre des six enfants du révérend Patrick Brontë ont survécu : Charlotte, Branwell (l'unique garçon de la famille, âgé de vingt-quatre ans), Emily, et Anne (vingt-deux ans). Les deux aînées, Maria et Elizabeth n'avaient pas atteint leur treizième anniversaire¹, tandis que la mère des enfants, Maria Branwell, devait décéder quand Charlotte n'avait encore que cinq ans. Sa sœur, Elizabeth Branwell, rejoignit alors le sombre presbytère de Haworth, sur la lande du Yorkshire, pour s'occuper d'eux.

En 1842, les deux jeunes femmes qui, à peine cinq ans plus tard, devaient publier deux romans parmi les plus vendus au monde, *Jane Eyre* et *Les Hauts de Hurlevent*², sont encore inconnues. Très jeunes déjà, les quatre enfants passaient leur temps à écrire et à imaginer, de concert, des histoires passionnées et romantiques se déroulant dans des pays imaginaires. Page après page, des carnets miniatures se couvraient d'une écriture minuscule, presque impossible à déchiffrer par d'autres.

Lorsque les jeunes Brontë – comme eux-mêmes aimaient à le dire – ne « griffonnaient » pas, ils parcouraient la lande environnante. Toutefois, bien qu'aimant à être ensemble au presbytère, à écrire ou à se promener, les trois sœurs se savaient tenues de gagner leur vie et de contribuer aux finances de la famille. Leur père était un modeste pasteur, et on ne pouvait guère compter sur l'aide de Branwell, brillant mais imprévisible, incapable de garder un travail longtemps, et qui s'endettera régulièrement pour financer sa propension à la boisson.

Les sœurs Brontë se rêvent écrivains publiés, mais à cette époque-là, les

1. Elles décédèrent respectivement à l'âge de douze et de six ans.
2. Sous le pseudonyme de « Currer Bell ».



Branwell Brontë : autoportrait, dessiné vers 1840, à l'âge de vingt-trois ans.



La famille Héger au grand complet, en 1846, peinte par Anne François. À l'exception de Paul, le plus jeune, les enfants Héger étaient tous déjà nés lorsque Charlotte allait quitter Bruxelles. Paul, que l'on voit ici bébé, deviendra un scientifique fort connu. Louise, coiffée d'un chapeau de paille, sera plus tard artiste. Charlotte garda un excellent souvenir d'elle et s'en sera inspirée pour la petite Georgette dans *Villette*. Avec l'aimable autorisation des propriétaires.

Monsieur Héger

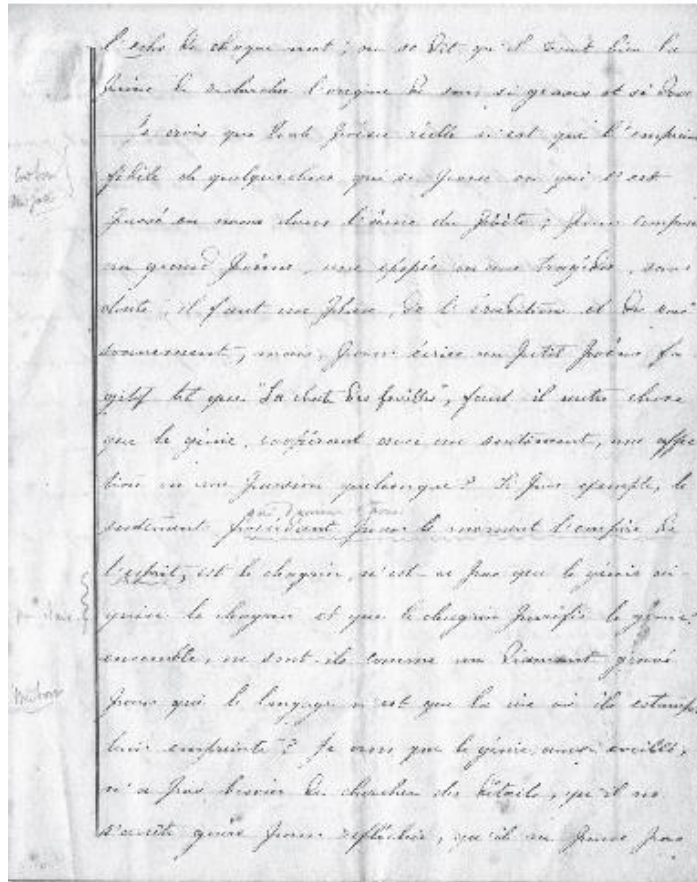
« Il est indéniable que c'était un bonhomme austère, sombre, même lugubre. À moi aussi, il m'apparaissait rigide, antipathique : les cheveux noirs coupés ras, le front large et blême, le menton étroit, les narines épanouies et toujours frémissantes, le regard inquisiteur, l'air éternellement pressé. De plus il était irascible : il suffisait, pour s'en rendre compte, de l'entendre apostropher avec véhémence la troupe maladroite qu'il dirigeait. Il lui arrivait d'avoir des accès de colère contre ces malheureuses actrices d'occasion, de s'impatienter rageusement devant leur totale incompréhension du rôle, leur manque absolu d'émotivité, la faiblesse de leur débit, leur mauvaise diction. » (Lucy Snowe observe M. Paul tandis qu'il dirige une répétition pour le spectacle de l'école, Charlotte Brontë, *Villette*, chapitre XIV)

« [...] il s'emportait et avait des accès de colère ayant la violence d'un orage qu'on eût mis en bouteille. » (Charlotte Brontë, *Villette*, chapitre XV)

« Il fit deux parts de la briochette qui lui était destinée et m'en donna une. En vérité, il aboyait bien plus qu'il ne mordait. » (Charlotte Brontë, *Villette*, chapitre XXX)

« Rien d'étonnant à ce qu'on l'aimât, malgré ses colères et ses sautes d'humeur, alors qu'il pouvait être parfois aussi charmant et docile – comme en ce moment. » (Charlotte Brontë, *Villette*, chapitre XXXIII)

Le Pensionnat Héger-Parent avait été créé par Claire Zoé Parent (1804-1887) quelques années avant son mariage avec Constantin Héger (1809-1896). À l'arrivée des sœurs Brontë, le couple est marié depuis cinq ans et a trois enfants ; deux autres naîtront pendant le séjour de Charlotte. Mme Héger est âgée de trente-sept ans, son mari en a trente-trois.



Page manuscrite de « La chute des feuilles » de Charlotte Brontë. Avec l'aimable autorisation de François Fierens.

Les corrections et les commentaires de Constantin Héger sont visibles sur les manuscrits des devoirs. À propos de celui-ci, il note :

« L'homme ne sait pas ce que c'est que le génie, c'est un don du Ciel. C'est quelque chose de divin, dit-il – Il en est de même de la force ; mais supposez deux hommes de même force l'un sans levier, l'autre avec un levier. – Le premier soulèvera 1.000 livres, le second en faisant le même effort soulèvera un plateau – Le levier n'est-il rien ? Sans voix, point de chanteur – sans doute – mais point de chanteur aussi sans art, sans étude, sans imitation [...]. Sans étude, point d'art. – Sans art point d'effet sur les hommes, puisque l'art est le résumé de tout ce que les siècles nous lèguent de tout ce que l'homme a trouvé beau, de ce qui a fait effet sur l'homme, de tout ce qu'il a trouvé digne d'être sauvé de l'oubli – Le génie, sans l'étude et sans l'art, sans la connaissance de ce qui a été fait, c'est la force sans le levier [...] c'est le sublime musicien [...] qui n'a qu'un piano discord pour faire entendre au monde les suaves mélodies qu'il entend résonner en lui. »⁵

5. *Ibid.*, p. 248.

6. Voir page...

7. Elizabeth Gaskell, *The Life of Charlotte Brontë*, Londres, Smith, Elder & Co., 1857, chapitre II.

Dans son devoir *lettre d'un pauvre peintre*, Charlotte lui donnera partiellement raison.⁶

Il est plus difficile de savoir si M. Héger a pu avoir quelque influence sur Emily qui était rebelle à ses méthodes d'enseignement. Pour elle, seule importait l'originalité dans l'écriture, non l'imitation. Héger critiquait sa réticence au compromis et son incapacité à recevoir d'autres idées que les siennes propres, mais il reconnaissait la force de son intelligence. Il confiera plus tard à Elizabeth Gaskell, la biographe de Charlotte, qu'Emily aurait dû être un homme, qu'elle avait un esprit logique et une capacité d'argumentation peu courante chez un homme et très rare chez une femme.⁷

Nous pouvons juger de l'impact immédiat de son enseignement dans la trentaine de rédactions ou de devoirs que Charlotte et Emily ont écrits sur des sujets imposés tels que « La mort de Napoléon », « Le but de l'existence » et « La chenille », même si l'argumentation ne se déroulait pas toujours comme M. Héger l'attendait, Charlotte parvenant par exemple à transformer sa rédaction sur Napoléon Bonaparte en un vibrant éloge funèbre de son héros, le duc de Wellington.

du Palais des Beaux-Arts (*Bozar*), qui l'a scindée en deux. Aujourd'hui, tout comme la rue Terarken, tronquée elle aussi par ce vaste édifice, la rue Villa Hermosa n'est plus qu'un modeste cul-de-sac quasiment oublié. Au XIX^e siècle, elle était pourtant très connue, car s'y trouvait la taverne du Prince de Galles, fréquentée entre autres par les écrivains anglais Charles Dickens (1812-1870) et William Makepeace Thackeray (1811-1863).

Il subsiste néanmoins un endroit où l'on peut encore arpenter l'ancienne rue Isabelle, qui connut une destinée bien étrange. À la fin du XVIII^e siècle, bien avant les projets de Léopold II, longtemps même avant l'arrivée des Brontë à Bruxelles, le tronçon de la rue Isabelle menant au Palais royal fut enfoui, quand le sol fut surélevé pour la construction de la place Royale.⁷ De la rue Isabelle ne subsiste que cette partie enterrée au XVIII^e siècle, qui se trouve aujourd'hui sur le site archéologique de l'ancien Palais du Coudenberg, excavé et ouvert au public sous le Musée BELvue⁸, place Royale. C'est une expérience bien étrange que de fouler ces pavés en sous-sol ; que les Brontë n'auront cependant jamais pu connaître.



La rue Terarken autrefois. Carte postale ancienne.

⁷ Le fait que le terrain du palais fut ainsi surélevé, mêlant fort à son rôle principal de siège royal, ne fut pas le seul motif de son existence. Le site allait disparaître complètement, ou être consacré sous les traces de réaménagement au début du XIX^e siècle.

⁸ Pour l'Hôtel Bellevue voir page...



La rue Terarken au XIX^e siècle, avec l'Hôtel Bellevue, à gauche. Archives de la Ville de Bruxelles.



La rue Saint-Laurent. Archives de la Ville de Bruxelles.

passant par la Porte de Flandre, en direction de l'école de Koekelberg. Dans *Villette*, la coquette petite maison que M. Paul loue pour Lucy, où elle ouvrira une école en attendant qu'il revienne des Antilles, est située dans un quartier auquel Charlotte donne d'ailleurs le nom imaginaire de « faubourg Clotilde ».

En Belgique, les temps sont alors à l'expansion et au développement. Depuis son indépendance, le jeune État se modernise rapidement et connaît, comme la Grande-Bretagne, une importante révolution industrielle ; la première sur le continent européen. La Belgique y est aussi le premier pays à construire un chemin de fer, inauguré en 1835 par la ligne Bruxelles-Malines. Au début, les trains arrivent à Bruxelles par une gare à proximité du Canal de Willebroek : l'« Allée Verte », du nom d'une avenue toute proche. Dès les années 1840, la Gare du Midi est construite au sud de la ville, et les travaux de la Gare du Nord, qui remplacera l'« Allée Verte », ont commencé au bas du boulevard du Jardin Botanique. Lorsque Charlotte revient seule



La Porte de Flandre au XIX^e siècle, lithographie couleur par Henri Bormans.



Le Théâtre royal de la Monnaie vers 1825, lithographie d'après J.B. De Noyer et J.-B. Mardou. Musée de la Ville de Bruxelles.



La Place des Martyrs. Aquarelle anonyme, vers 1810. Musée de la Ville de Bruxelles.

à Bruxelles en 1843, elle arrive en train, en provenance d'Ostende, au terme d'un long voyage de six heures. Le trajet en diligence, tel que les deux jeunes femmes et leur père l'ont connu en 1842, est déjà passé de mode.

Du temps des Brontë, Bruxelles n'est encore qu'une petite capitale, incapable de rivaliser, en éclat et en variété, avec Paris ou Londres. Certains voyageurs la trouvent morne et le romancier britannique William Makepeace Thackeray se moque de la petitesse de tout, de son « absurde aspect lilliputien ».¹ D'autres visiteurs et des guides de l'époque dépeignent cependant une ville spacieuse, aux places élégantes, regorgeant de magasins et de cafés. La place de la Monnaie est, après le quartier de la place Royale, la plus animée du centre-ville. Les grands hôtels offrent tout le confort possible et des repas si gargantuesques que Thackeray s'étonne des vingt plats que son hôtel propose au dîner.

1. William Makepeace Thackeray, *Little Travels and Rough Sketches, France's Magazine*, mai 1844.

2. Ce roman traduit par le « *Vashti* » au chapitre XXII de *Villette* est, pour partie tout au moins, inspiré d'une représentation à Londres. Charlotte assiste à Londres quelques années plus tard.

C'est au Théâtre royal de la Monnaie, sur la place du même nom que Charlotte a pu voir la célèbre tragédienne française Rachel (Élisabeth Rachel Félix, 1821-1858), devenue *Vashti*² dans *Villette*, en référence à la reine

